

Mardi 19 avril 2016 – 16 h 23 [GMT + 2]

NUMERO 576

*Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde* — PHILIPPE SOLLERS  
*Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNÈS AFLALO

[www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)

Lacan Quotidien



## Le corps parlant : L'inconscient et les marques de nos expériences de jouissance

Entretien avec **Éric Laurent**  
par Marcus André Vieira



En vue du X<sup>e</sup> Congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse : « Le corps parlant. Sur l'inconscient au XXI<sup>e</sup> siècle », Éric Laurent a accepté de répondre aux questions de Marcus André Vieira, directeur du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP.

**Marcus André Vieira** — *Dans votre livre L'Envers de la biopolitique qui vient de paraître (1), vous nous proposez d'approcher l'inconscient par le biais de ce que Lacan avait introduit comme « le corps parlant », terme que J.-A. Miller a choisi pour le thème du prochain congrès de l'AMP, à Rio (2). Cela veut-il dire que Lacan avait, dans la période dite « classique » de son enseignement, oublié le corps ?*

**Éric Laurent** — Le *corps parlant* est une expression qui se comprend immédiatement dans notre langue et qui, en même temps, a plusieurs significations et, plus encore, plusieurs résonances. L'accent mis sur le corps parlant s'inscrit dans les propositions du dernier enseignement de Lacan pour trouver quelque chose qui aille plus loin que l'inconscient. Plus exactement, il s'agit de se séparer de ce qui, dans le terme freudien d'« inconscient », est trop relié à la conscience, comme une sorte de négatif de la conscience. Alors que la conscience intéresse beaucoup la science cognitive, Lacan considérait que c'est ce qu'il y a de moins intéressant pour la psychanalyse. Sa préoccupation centrale au moment de son dernier enseignement est plutôt de cerner quelle est la modalité du réel auquel la psychanalyse a affaire.

Il est d'abord parti d'une refonte de l'inconscient freudien, déjà en le séparant de la conscience. C'était le tour de force de sa première reformulation de l'inconscient freudien : « l'inconscient est structuré comme un langage ». C'était dire que le problème n'était pas de déterminer les relations de l'inconscient à la conscience comme telle, ni de distinguer le préconscient de l'inconscient. « L'inconscient est structuré comme un langage » veut dire qu'il est fait d'une certaine matière, celle des mots. Lacan peut dire ainsi que Freud est un *motérialiste* – jeu de mots entre *mot* et *matérialiste*. La matière de l'inconscient est donc faite de morceaux de langage. Mais en même temps qu'il affirmait que l'inconscient est structuré comme un langage, il disait que c'est un langage transformé par le fait qu'en lui, une vérité du sujet se manifeste : « moi, la vérité, je parle ». Il y a la parole, d'un côté, et le langage, de l'autre. La parole fait irruption dans la matière du langage. Elle y fait irruption et, si l'on veut, elle ne cesse de le déformer, de le trouser, de le transformer. C'est ce que Lacan trouve central dans la découverte de Freud : l'inconscient freudien est un langage, mais un langage tordu foncièrement par le lapsus, la chose qui échappe, par le mot d'esprit qui vient comme « en plus » (quelque chose dans la langue qui n'y était pas) ou bien par l'acte manqué qui vient trouser les conduites répétitives ou les *habitus*, les répétitions chères aux comportementalistes. C'est par là que se manifeste une vérité. La matière de l'inconscient freudien se manifeste dans ce langage fait de fragments, de morceaux, d'irruptions, de ruptures.

Pour spécifier sa visée dans l'atmosphère structuraliste qui à l'occasion venait donner à la structure une sorte de consistance détachée de l'usage que pouvait en faire le sujet – une structure qui, pour certains auteurs comme Lévi-Strauss, par exemple, se voulait une structure *sans sujet* –, Lacan, à mi-chemin de son enseignement, au milieu des années soixante, précise que le lieu de l'Autre, cet Autre de la structure, ce lieu dont il a exploré la logique n'est pas au ciel des Idées. Il n'est pas une sorte d'Esprit. Il le déclare : *le lieu de l'Autre, c'est le corps* (3).

C'est aussi la formule qu'il avance dans son Séminaire *L'Angoisse* pour se départir justement de ce qu'il y aurait un incorporel de la structure non lié au corps (4). L'« incorporel » est un terme emprunté aux stoïciens que Gilles Deleuze a remis en circulation à la fin des années soixante (5). Or l'incorporel est intéressant dans la mesure où il a un rapport avec le corporel, avec les corps ; la logique stoïcienne est articulée là-dessus. De même, Lacan affirme que la structure, qui se présente en partie comme incorporelle, est fondée dans son inscription sur le corps.

**M.A. V.** — *Elle sera à la fois incorporelle et liée au corps ?*

**É. L.** — Au corps comme lieu de l'Autre. Le lieu de l'Autre, c'est le corps en tant qu'il reçoit une marque, en tant qu'il est le lieu où s'inscrit la marque de l'incorporel de la structure. Alors, si l'on rapproche cela de la première formulation de Lacan : « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre » (6), c'est ce qui se manifeste en nous de la vérité de ce langage matériel qui nous traverse. Si on remplace dans la formule l'Autre par le corps, alors *l'inconscient est le discours du corps*, de ce corps marqué, traversé par des affects, par des marques qui lui viennent de ce qu'il éprouve de ce qu'un dire le traverse. Disons le tout net, cet inconscient comme discours du corps n'a rien à voir avec la préoccupation contemporaine des « discours de sagesse » qui proposent, face à ce qu'ils considèrent comme l'abstraction de la culture, de revenir à des choses qui nous rapprocheraient de la nature, de notre organisme, qui nous permettraient « d'écouter notre corps, lequel nous parlerait directement ».

La perspective lacanienne ouverte par *le corps parlant* n'a rien à voir avec ces discours-là. Loin de concerner le corps qui murmurerait un discours de sagesse, elle prend en compte un corps qui jouit et qui est marqué par des passions, par des affects puissants – le plus puissant étant l'angoisse.

Pour Lacan, ce corps est proche de celui de Spinoza. Lacan, dès sa jeunesse, a aimé lire et travailler les ouvrages de ce philosophe. On dit que, sur les murs de sa chambre d'étudiant, il avait écrit les titres et la structure de *L'Éthique* sur laquelle il a longtemps réfléchi. Or, selon Spinoza, un corps est aussi bien le corps du sujet que le corps politique. Un corps est ce qui est traversé par les affects : c'est le lieu qui éprouve affects et passions et qui en est marqué, qu'il s'agisse du corps politique ou du corps individuel.

Eh bien, le corps parlant n'est autre que ce corps marqué qui nous parle par ses irruptions dans la langue, dans le sens commun où s'est sédimentée la façon dont nous pensons parler la langue de manière commune. Le *parlant* du corps, c'est la façon dont le corps ne cesse de faire irruption par des significations personnelles, des significations de jouissance que nous donnons au langage qui nous traverse.

**M.A. V.** — *Cette conception du corps, qui ne nous rapproche ni du corps de l'harmonie ni de celui de la sagesse, ne nous renvoie-t-elle pas au corps comme lieu d'un sujet primitif, animal ou diabolique, traversé par des affects archaïques et les exprimant tels quels dans la conscience ?*

**É. L.** — C'est bien ce qui fait que le choix de l'affect, en particulier celui de l'angoisse, est crucial : l'angoisse est à la fois un affect que l'on peut prendre comme primitif, une sorte de réaction fondamentale du sujet dans le monde, et un affect des plus sophistiqués qu'il soit, puisque Heidegger, au XX<sup>e</sup> siècle, note que le statut du sujet contemporain est celui de l'homme angoissé – *Angstmensch* (7). L'angoisse est l'affect qui vient marquer le rapport avec un monde qui est devenu autre depuis que l'irruption de la science a permis de le lire, de le transformer, d'en faire autre chose qu'un monde de nature, d'en faire un monde *immonde*.

On voit que l'angoisse est à tous les bouts de la chaîne, au début et à la fin, c'est-à-dire qu'elle est notre présent. Nous vivons en effet sous un régime d'angoisse particulier, qui va au-delà des peurs — peurs pouvant prendre divers formes dans notre monde et Dieu sait qu'il y a des visages de cette peur ! –, appuyés sur une sorte d'angoisse fondamentale. Elle a été repérée par Heidegger, qui a considéré qu'elle était liée à la science, par Zygmunt Bauman (8) aussi, qui souligne combien il y a une incertitude fondamentale du fait qu'avec la science il n'y a plus de repos dans notre civilisation, pas de point d'arrimage à une nature obéissant à des cycles réguliers, ce qui entraîne que nous sommes soumis à un type particulier d'angoisse.

**M.A. V.** — *Cela ne semble pas très optimiste. Quand on postule un sujet de l'inconscient comme relevant d'un incorporel hors corps, on peut toujours songer qu'il nous aiderait à nous libérer du poids corporel des passions. Un incorporel qui reste accroché au corps, mais qui cependant nous laisse avec une part délocalisée de nous-mêmes, fondement d'une angoisse inéliminable, qui fait partie de notre constitution. S'agit-il bien de cela ? Le sujet de l'inconscient comme corps parlant est-il le sujet de l'angoisse ?*

**É. L.** — C'est un sujet qui certainement ne peut pas rêver de se séparer des passions sans avoir, avec l'aide ou l'appui de l'expérience analytique, pris les moyens de se rapprocher le plus justement possible de ce que sont pour lui les passions fondamentales de son être, ces passions qui le traversent, qui traversent son corps. En effet, l'expérience psychanalytique n'est pas une expérience qui vise l'ataraxie, qui permettrait de « s'extraire de ses passions » comme nous le proposent les « sages ». Ce n'est pas la voie de la sagesse, c'est la voie qui permet de s'approcher le plus justement possible de ce qui est la vérité de la façon dont nous éprouvons les passions qui nous ont marqués et qui nous marquent encore, les expériences de jouissance que le corps jouissant a éprouvées.



**M.A. V.** — *Puisque vous parlez de jouissance : comment le sexe intervient-il dans votre propos ?*

**É. L.** — Le sexe est précisément une expérience cruciale parce que le sexe (en tout cas, le réel du sexe) peut apparaître comme ce qui rendrait possible de jouir d'un autre corps. Il y aurait jouissance du corps de l'autre. Et si jamais en plus le corps de cet autre venait à être aimé, cela constituerait comme la satisfaction fondamentale vers laquelle le sujet tendrait : une satisfaction qui en serait vraiment une.

Freud, à certains égards, a entretenu l'idée qu'il était possible de jouir du corps de l'autre. Mais seulement par certains aspects de son œuvre, parce que, tout de même, il a toujours marqué qu'il restait une impasse : côté homme, du fait de la castration et, côté femme, à cause de ce qu'il a appelé l'envie du pénis. Il a dû se rendre à l'idée que le fait d'avoir une satisfaction sexuelle ne délivrait pas l'espèce humaine de son ratage, d'un manque de satisfaction inscrit côté homme et côté femme de façons distinctes.

Lacan, lui, dans l'après-coup de Freud, est parti de la radicalisation de ce qui rate dans l'expérience sexuelle, notamment du fait que jouir du corps de l'autre est impossible. Il n'y a pas de jouissance du corps de l'autre. Il n'y a de jouissance que du corps propre – du corps propre, en tant qu'il est aussi accroché à l'incorporel de ses fantasmes. De fait, il y a toujours un lien entre ce corporel et ce qui vient le marquer par la structure du langage qui se greffe, s'ajoute à son corps comme tel.

De telle sorte que le sexe, c'est faire l'expérience de ce qu'on ne jouit pas du corps de l'autre.

**M.A. V.** — *C'est bien à ce point que Lacan situe l'amour n'est-ce pas ?*

**É. L.** — Précisément. Aimer passe par un dire, la parole d'amour prend le relais, vient à la place de ce qui ne peut pas s'inscrire de la relation sexuée comme telle. C'est à ce qui ne peut pas s'éprouver ni s'écrire logiquement de la relation à l'autre que la parole d'amour, le dire amoureux, vient suppléer. À partir de ce dire d'amour, tout le langage vient trouver sa place – de la poésie à la littérature ; à partir de ce dire foncier, tout peut être dit.

**M.A. V.** — *Vous montrez que le principe du corps parlant est que le corps est le lieu d'une altérité incontournable, que le sexe est la rencontre avec cette altérité, puisqu'on ne jouit pas du corps de l'Autre. Mais vous dites aussi que le langage est ce qui vient engendrer des direx qui peuvent faire lien avec le réel de l'Autre. Est-ce donc qu'une politique du corps parlant pourrait se fonder sur cette voie ?*

**É. L.** — Vous dites une politique du corps parlant ?

**M.A. V.** — *Oui.*

**É. L.** — La dimension politique en effet se pose d'emblée parce que – c'est très important – dans la perspective du corps marqué, articulé au langage, on ne parle pas d'un corps individuel. L'individu du néolibéralisme contemporain considère que son corps lui appartient, mais c'est un corps qui méconnaît qu'il est d'emblée articulé et marqué par une dimension de lien social ou, plus précisément, une dimension collective. Elle est présente d'avant l'individu.

La jouissance du corps propre n'est pas simplement individuelle, puisqu'elle est accrochée à des fantasmes et que ces fantasmes, comme ceux que l'industrie pornographique standardise, arrivent à collectiviser des consommateurs en nombre impressionnant sur la planète entière. On voit ainsi, par cette systématisation du fantasme, une prise collective de la jouissance. Cela souligne que *le corps, comme lieu des affects, est politique* car traversé par l'angoisse, la haine, l'ignorance, l'enthousiasme qui sont des passions collectives.

Ainsi la politique des corps parlants, c'est prendre la mesure du lien indissociable qui fait que le corps est pris dans le social.

**M.A. V.** — *Au nom de l'organisation du Congrès et aussi des lecteurs de cette interview, je vous remercie de vos formulations aussi claires que fulgurantes.*

*Transcription : Vera Avellar Ribeiro et Fernando Coutinho.*

1 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2016.

Disponible dès maintenant sur [ecf-echoppe.com](http://ecf-echoppe.com). Parution en librairie le 6 mai.

2 : Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant. Présentation du thème du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP à Rio en 2016 », *Scilicet. Le corps parlant. Sur l'inconscient au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, ECF, coll. rue Huysmans, 2015. Conférence publiée antérieurement dans les actes du IX<sup>e</sup> congrès de l'AMP, Briole G. (s/dir), *Le réel mis à jour a*

3 : Cf. Lacan J., « La logique du fantasme. Compte rendu du Séminaire 1966-1967 », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 327 & Le Séminaire, livre XIV, « La logique du fantasme », leçon du 10 mai 1967, inédit.

4 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, *op. cit.*, p. 62-63.

5 : Deleuze G., *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969.

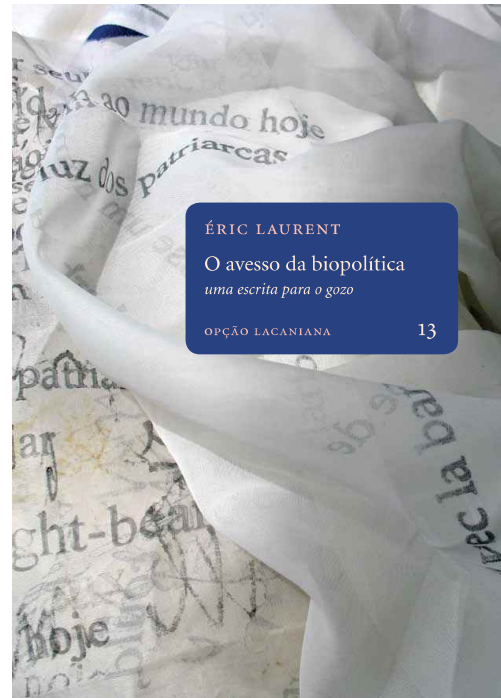
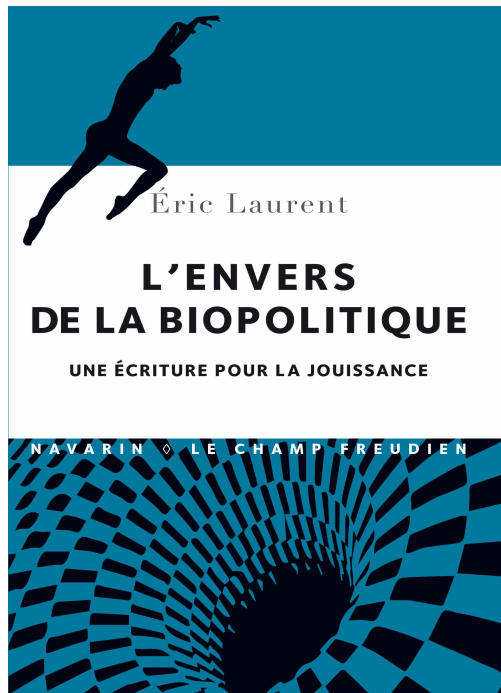
6 : Lacan J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 16 & Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, *op. cit.*, p. 49.

7 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, *op. cit.*, p. 226.

8 : Bauman Z., « Freedom and security : a case of Hassliebe », Amsterdam, 3 mai 2012.

# Éric Laurent

**Rencontre et dédicaces : le jeudi 28 avril à 13H**



***Double !***

**L'ENVERS DE LA BIOPOLITIQUE**  
**Une écriture pour la jouissance**

**Livre-événement du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP**  
**Disponible dès maintenant**  
**sur [ecf-echoppe.com](http://ecf-echoppe.com) et à l'ECF**

*Parution libraire le 6 mai*  
Coédition Navarin / Le Champ freudien

**O AVESSO DA BIOPOLITICA**  
**Uma escrita para o gozo**

**Ce livre-événement déjà en portugais !**  
**Lancement**  
**à l'occasion du X<sup>e</sup> congrès de l'AMP**

Traduction : Sergio Laïa,  
avec Vera Avellar Ribeiro & Leonardo Scofield.  
Coord.  
Angelina Harari - *Opção lacaniana* Contra Capa

*(Les quelques exemplaires en français en vente à la librairie du Congrès sont destinés en priorité aux participants non français)*

# Corps et terreur

par Geert Hoornaert

Dans « L'inconscient et le corps parlant », Jacques-Alain Miller aborde le *porno* comme un phénomène de « forçage » (1). La pornographie force en effet le sujet à aller au-delà de l'homéostasie : il est saisi d'une jouissance qui le dépasse. Et c'est dans ce saisissement que se produit l'expérience de jouissance, dans laquelle le *malgré soi* est un élément clé. Aussi le porno courtise-t-il le trauma.



## *Ce qui s'enracine dans le corps*

Le terme de « forçage » rappelle l'assertion de Lacan : « Ce que j'appelle jouissance au sens où le corps s'éprouve, est toujours de l'ordre du forçage. Il y a incontestablement jouissance au niveau où commence d'apparaître la douleur » (2). Les remarques de J.-A. Miller sur la pornographie et la note de Lacan semblent propres à approcher un tout autre phénomène dans lequel le devant de la scène est également occupé par des corps : les vidéos de décapitation de l'EI. Tout autre et pourtant... même mise en scène de corps réduits à leur mécanique, même rigueur scénique, même centralité de la dimension de forçage, qui cherche à provoquer le corps chez le spectateur. Ce qui est visé, c'est que celui-ci soit saisi dans son désarroi et sa fascination. Une triade de corps affectés de jouissance s'y crée. Corps bientôt décapités offerts par les moyens de communication les plus efficaces à la jouissance du spectateur, dans l'effroi et la stupéfaction. Jouissance du bourreau qui traverse ses barrières subjectives afin de se réduire à un instrument de la volonté de son Dieu. Jouissance supposée de ce Dieu enfin, à qui est dédiée la somme des jouissances ainsi extraites de la misère de tous ces corps.

Quand J.-A. Miller compare la vacuité sémantique de la furie copulatoire de la pornographie à celle de la mort infligée par la liberté universelle devant la terreur, mort qui n'a, selon Hegel, « [pas] plus de signification que de trancher une tête de chou » (3), un parallélisme s'impose : le djihadisme serait alors la pornographie politique du XXI<sup>e</sup> siècle. Il ne vise pas les votes, mais recrute des corps ; son but n'est pas l'instauration d'une institution humaine sous un idéal nouveau, mais la provocation d'une bataille finale entre des corps « purs » et « impurs » ; les moyens ne sont pas sans discours, mais privilégient la terreur. Et son idéologie basée sur la « fraternité » n'est qu'une forme épurée du racisme tel que Lacan l'a défini en 1972 : « quand nous revenons à la racine du corps, si nous revalorisons le mot de frère, [...] sachez que ce qui monte, [...] et qui, lui, s'enracine dans le corps [...], c'est le racisme » (4).

Le djihadisme ne met pas le sujet parlant au premier plan. Il s'introduit comme terreur et la terreur concerne directement le corps. C'est sur ce point qu'il sort de la politique pour en devenir le contraire. La politique est fondée sur le refus de toute forme d'effraction dans le corps ; et si elle joue trop sur l'affect corporel, sur « les tripes », on la qualifie de populiste. La terreur par contre exploite un fait souligné par Lacan : si on veut *avoir* le sujet, si on veut vraiment le *saisir*, alors il faut en passer par le corps ; « c'est par le corps qu'on l'a » (5), disait-il. Et certains régimes du XX<sup>e</sup> siècle basculaient dans la terreur au moment précis où ils se branchaient directement et sans médiation sur le corps.



### *Un discours hors politique*

Pour que la terreur ait son « efficacité corporelle », elle peut n'exister que virtuellement, comme *menace*. Freud le remarque dans un texte sur l'angoisse, où il distingue celle-ci de la peur et de la terreur : « Il me semble que l'angoisse se rapporte à l'état et fait abstraction de l'objet, tandis que dans la peur l'attention se trouve précisément concentrée sur l'objet. Le mot terreur me semble, en revanche, avoir une signification toute spéciale, en désignant notamment l'action d'un danger auquel on n'était pas préparé par un état d'angoisse préalable. On peut dire que l'homme se défend contre la terreur par l'angoisse » (6). La terreur actuelle, celle dont, en Belgique, l'OCAM (7) doit chiffrer le niveau de menace pour en faire un objet d'angoisse, est causée par plusieurs facteurs. Tout le monde a compris que le réel de l'exigence terroriste est insatiable, parce que silencieux, comme la mort, malgré les vociférations. Chacun se trouve donc devant un bout de réel, que rien de connu ne peut apprivoiser. Motifs des actes qui se trouvent au-delà des calculs politiques ou économiques familiers ; acteurs qui ne sont pas membres d'une « organisation » avec laquelle on pourrait négocier ; absolutisme suicidaire d'une volonté qui défie nos concepts. Danger diffus auquel rien ne prépare.



Deux questions sont cruciales dans l'interprétation du phénomène EI. Quelle est la référence réelle du discours de l'EI, référence qui explique la généralisation de la terreur ? Et quelle est la position subjective derrière le phénomène de la « radicalisation » ?

Quand la place de la théologie et de la religion dans la radicalisation est interrogée, un même argument revient souvent. Il s'agirait d'une lutte politique, greffée sur des griefs à contenus variables. La chose est alors pensée à partir d'un enjeu politique ou économique déchiffrable. Un bien motiverait le passage à l'acte, dont le versant nihiliste est pourtant difficile à dénier. On évoque alors l'erreur stratégique qui ternit l'Idée. Mais est-ce vraiment l'Idée qui provoque le plus de fascination, et d'autres formes larvaires de l'adhésion ?

N'appliquons pas trop vite nos registres familiers sur le phénomène. L'EI n'est pas une organisation terroriste classique, c'est un essaim et son mobile pour passer à l'acte n'est pas politique mais éthico-religieux : il est, après la proclamation du califat, du devoir de tout croyant d'agir selon ses moyens et de sa propre initiative. C'est la version *terroriste* d'une théologie spécifique qui veut par ce forçage, accélérer le triomphe universel de la « vraie » religion.



La référence réelle du discours de l'EI est telle qu'aucune institution créée par l'homme – qu'elle soit politique, culturelle ou économique – ne surplombe le rapport du croyant à son Dieu. L'EI n'est pas un État, c'est un califat ; la charia n'est pas un code juridique, c'est La Loi ; et dans le « vrai » islam toutes ces répartitions, que l'Occident a laborieusement introduites à travers des siècles afin de séparer « gouverner », « croire » et « dire juste », fusionnent dans la soumission. Cela a donc peu de sens d'invoquer des mobiles économiques, territoriaux ou politiques ; ils jouent un rôle, certes, mais comme références imaginaires. La référence réelle est l'Un absolu de Dieu.

*Sans père*

J.-A. Miller a donné des indications précieuses à propos de ce rapport de la communauté musulmane à Dieu. « Allah [...] est un dieu qui n'est pas un père [;] on m'assure que le qualificatif de père est absolument absent des textes qui se réfèrent à Allah. Allah n'est pas un père. Allah, c'est le Un. [...] Et c'est un Un absolu, sans dialectique et sans compromis » (8). Pas d'Autre absolu donc, mais le Un absolu.

Le partenaire de l'Un, c'est le corps, là où le partenaire de l'Autre est le sujet du signifiant. Et nous voyons effectivement que quelque chose dans cette religion de l'Un concerne directement le corps, beaucoup plus en tout cas que dans les monothéismes de l'Autre absolu. N'est-ce pas en quoi le débat sur les « signes distinctifs religieux » est sans issue ? Le *marquage* du corps par la croyance n'a pas la même valeur d'une religion à l'autre. La soumission à l'Un explique peut-être aussi le *revival* de la charia (9), qui est, dans son application concrète, au-delà de toute forme de pitié. Ce *revival* qui réinstalle *de facto* des données juridiques datant du VII<sup>e</sup> siècle est cohérent avec une certaine interprétation du rapport du croyant à la transcendance dans l'islam. Aucun Père n'y intervient auprès du sujet dans sa confrontation avec la lettre de la Loi.

Avec cette soumission à l'impératif catégorique divin, est-on dans le fantasme sadique ? La « position passive à l'égard du Père », discernée par Freud dans la psychose, donne-t-elle une clé ? Prendre les choses ainsi ne serait-ce pas ramener le Père comme pivot de l'affaire, là où J.-A. Miller soulignait qu'il n'a jamais trôné ?

Éric Laurent nous propose aussi une piste intéressante quand il connecte la position subjective du croyant à la position du divin vis-à-vis du croyant (10). La radicalisation réalise alors une virtualité inscrite dans le rapport de l'Un au croyant. « Tout l'Islam semble être, notait Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*, une méthode pour développer dans les esprits des croyants des conflits insurmontables, quitte à les sauver par la suite en leur proposant des solutions d'une très grande (mais trop grande) simplicité. D'une main on les précipite, de l'autre on les retient au bord de l'abîme. » (11). Il décrit l'islam comme une religion qui place ses croyants dans une situation permanente, d'injonctions paradoxales qui génèrent de l'anxiété ; exigence de tolérance malgré un prosélytisme compulsif ; culte de la vertu et de la virginité qui en résulte dans une prolifération mentale autour de la sexualité ; impossibilité inscrite dans la religion de supporter l'autre en tant qu'autre couplé à un commandement de fraternité ; interdiction d'une sexualité libre et d'alcool qui constituent pourtant le bien ultime du paradis, etc. « Jouissance radicale et paradoxale de l'Un », commente Laurent (12). Lévi-Strauss poursuit : « Le seul moyen pour eux de se mettre à l'abri du doute et de l'humiliation consiste dans une "néantisation" d'autrui » (13). Le terme « néantisation » est mis entre guillemets pour le soustraire à une interprétation par trop littérale. Il suffit toutefois de les faire disparaître pour que l'islam vire à l'islamisme et que la terreur se déchaîne, dans un refus de la métaphore politique. Le djihadiste serait alors celui qui refuse le conflit subjectif introduit par son Dieu, et qui s'efforce de l'effacer dans le passage à l'acte. Pour lui, l'Un ne tient que quand l'Autre est fracassé.

### *L'essence du sacrifice*

J.-A. Miller, après les attentats du 11 septembre 2001, compare la position subjective du terroriste « classique » avec celle de l'anorexique (14). Ne pas avoir de corps, ou mieux encore : négativer le corps au profit de l'idée. Ce terroriste sacrifie vie et corps pour une cause supérieure ; il est « âme pure » possédée par un idéal – ce qui ne peut se dire de sa cible. Le terrorisme d'aujourd'hui a-t-il la même structure ? La question se pose, et d'abord au niveau du « sacrifice » que le terroriste est prêt à faire. Le terroriste classique sacrifie tout en fonction d'un principe dont il ne pourra jouir si son opération réussit. Il ne fait qu'ouvrir aux autres la voie vers la jouissance de sa cause.

Quel est le sacrifice que font les nouveaux terroristes ? De quoi témoignent-ils ? Leurs actes sont-ils une révolte contre une oppression ou le culmen de la soumission au Dieu tyrannique ? – « vous savez, disait Lacan en 1973, que *martyr* veut dire témoin — d’une souffrance plus ou moins pure » (15). Ne témoignent-ils en fin de compte que de l’événement de corps que provoque la *différence* en tant que telle – différence sexuelle, différence de croyance, de style de vie, leur propre sexualité – et dont la douleur ne s’efface que dans le passage à l’acte ? Devant leur tâche, ont-ils l’expérience de la perte et connaissent-ils cette révolte du sentiment de la vie contre ces spéculations sur quelques illusoire jouissances qui les attendraient au-delà du seuil ?

Il est clair que le terrorisme ne se joue plus dans cette dimension tragique où le meurtre place le terroriste devant un conflit moral très intense, qui ne peut être surmonté que par l’enjeu civilisationnel de l’acte. L’apathie des nouveaux terroristes, leur impassibilité, cette froideur instrumentale indiquent que quelque chose en eux est subjectivement déjà mort. Le XXI<sup>e</sup> siècle commence alors avec une version de la religion dans laquelle, comme disait Amedy Coulibaly, la mort est plus sacrée que la vie (16). Ceci n’a rien pour nous réjouir.

1 : Miller J.-A., « L’inconscient et le corps parlant », *Scilicet. Le corps parlant. Sur l’inconscient au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, ECF, 2015, p. 22-23.

2 : Lacan J., *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n°7, 1966, p. 25.

3 : Hegel G.W. F., *La Phénoménologie de l’esprit*, trad. J. Hippolyte, t. II, Paris, Aubier, 1941, p. 136, cité par Miller J.-A., « L’inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 24.

4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 236.

5 : Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 568.

6 : Freud, S., « L’angoisse », *Introduction à la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, p. 372.

7 : Organe de Coordination pour l’Analyse de la Menace (OCAM).

8 : Miller J.-A., « En direction de l’adolescence », in Roy D. [s/dir.], *Interpréter l’enfant*, Travaux récents de l’Institut psychanalytique de l’Enfant, Navarin, 2015. Disponible notamment sur [ecf-echoppe.com](http://ecf-echoppe.com).

9 : Les résultats d’un Gallop Poll de 2007, par exemple, montraient que 71% des interrogés de quatre pays musulmans, souhaitent l’application de la charia dans tous les pays musulmans. Ce n’est donc pas un phénomène marginal ; cela semble plutôt une position qui découle logiquement du rapport spécifique du croyant au Divin. Peut-être que le mot « cohérent » est dans ce cas plus correct que le mot « radical ».

10 : Cf. Laurent É., « Jouissance et radicalisation », *Lacan Quotidien*, n°528, 17 juillet 2015.

11 : Lévi-Strauss Cl., *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, p. 435, cité par Laurent É., *L’Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2016, p. 237. Disponible sur [ecf-echoppe.com](http://ecf-echoppe.com).

12 : Laurent É., *L’Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, *op. cit.*

13 : Lévi-Strauss Cl., *Tristes Tropiques*, *op. cit.*, p. 437.

14 : Cf. Miller J.-A., « La tendresse des terroristes », *Lettres à l’opinion éclairée*, Paris, Seuil, 2002, p. 162.

15 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, p. 105.

16 : Cf. propos rapportés par ex sur <http://forumsdumonde.forumatic.com/viewtopic.php?f=3&t=5951>



\*\*\*\*\*

---

# Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

## ▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen [pggueguen@orange.fr](mailto:pggueguen@orange.fr)

directrice de la publication eve miller-rose [eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)

conseiller jacques-alain miller

## ▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

## ▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoizel [vwfcbzl@gmail.com](mailto:vwfcbzl@gmail.com)

technique mark francoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès [patachon.valdes@gmail.com](mailto:patachon.valdes@gmail.com)

## ▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ [ecf-messenger@yahoogroupes.fr](mailto:ecf-messenger@yahoogroupes.fr) ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ [pipolnews@europsychoanalysis.eu](mailto:pipolnews@europsychoanalysis.eu) ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ [amp-uqbar@elistas.net](mailto:amp-uqbar@elistas.net) ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ [secretary@amp-nls.org](mailto:secretary@amp-nls.org) ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ [EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br](mailto:EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br) ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

• *À l'attention des auteurs*

**Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien** sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen [pggueguen@orange.fr](mailto:pggueguen@orange.fr)) ou directement sur le site [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr) en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □

Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

**Pour la rubrique Critique de Livres**, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.